

saient s'intéresser surtout au manège de l'orchestre, à la pantomime des archets maniés par des mains habiles, grimant et descendant sur les cordes des violons avec d'alertes prestesses.

Ce qui occupait la princesse, personne ne le devina. Brist-ce l'armée d'instruments qui grondent, babillent, tonnent, s'arrêtent, reprénaient leur course, posent une note timide comme l'or eau sur le sable, fuient, chantent tour à tour le plaisir, la douleur, les tristesses de l'âme, la sensualité de la chair, vibrent glorieusement dans leurs pavillons de cuivre, marchent isolés, se réunissent en groupe et font succéder des accents célestes à des chants de guerre tumultueux ?

La petite princesse voulait-elle se rendre compte des subtilités des violons aussi capricieux qu'elle, du mordant des contrebasses, de la voix grave des altos ? Les accents mélancoliques qui s'échappent de la poitrine des violoncelles lui faisaient-ils éprouver des vibrations particulières ? S'intéressait-elle aux unissons de flûtes, de cors, de hautbois et de clarinettes, qui vivent en si parfaite intelligence ? Frissonnait-elle aux ensembles éclatants d'un maître dont la fortune était grande alors, et qui, avec des cris passionnés, n'échappait pas toujours à la vulgarité ?

Ces contemplations prolongées dans l'orchestre amenèrent des commentaires sans nombre que l'on se garda bien de soumettre à la princesse, car elle y eût certainement répondu par son rire de mouette déconcertant.

Les musiciens qui peuplent les orchestres de théâtre ont autre chose en tête que les partitions que, par métier, ils sont condamnés à jouer une centaine de fois. Pour se distraire, les uns lisent des romans, les autres crayonnent ; les plus pauvres copient de la musique ; ceux-ci sont en quête d'inventions pour mystifier leurs camarades ; ceux-là, la lorgnette en main, se croient le public, et sont au courant des habitudes du public aristocratique et musical des Italiens.

La petite princesse fut observée principalement par un homme à qui sa position dans l'orchestre donnait de nombreux loisirs.

Quoiqu'il s'agisse de descendre au dernier degré de l'échelle musicale, et que le conteur s'attende à être taxé de vulgarité, il en prend résolument son parti, ayant par-devers lui des preuves positives qu'il garde comme témoignage que la bizarrerie cherchée n'est pas le motif du présent récit.

L'être qui a le plus de loisirs dans l'orchestre est la grosse caisse. Les compositeurs modernes ont un peu secoué son apathie naturelle ; mais il n'en reste pas moins à la grosse caisse d'heureux moments de far niente. Sous une apparence matérielle et détachée des plaisirs mondains, le musicien cachait de vives curiosités qui furent éveillées par l'attention profonde que la petite princesse apportait à regarder l'orchestre.

*A Continuer.*

## LE GROGNARD

MONTREAL, 14 Oct. 1882.

### L'HOMME AILÉ !

Un Monsieur Lamoureux de la rue Amherst, travaille depuis trois ans à la construction d'une machine à voler. Le mécanisme mettra en mouvement une paire d'ailes qui permettront à l'homme de s'élever, de planer et de se diriger dans l'espace.

Si M. Lamoureux réussit dans son entreprise, comme nous l'espérons bien, il y aura la révolution sociale prédite par M. Galipeau lorsqu'il a dit dans un de ses discours : « Un jour viendra où la vapeur réchauffera l'oiseau de l'air et l'homme deviendra l'égal de la nature. »

Dans une vingtaine d'années l'usage des ailes sera vulgarisé dans toutes les classes de la société. Il y aura des ailes sur le marché pour toutes les bourses. Les prix varieront probablement de \$1 à \$200. Il y en aura en coton d'Hochelaga, en « jim rabetto » en soie éerue et en taffetas. Transportons nous en imagination vers l'an 1900 et ouvrons un journal du matin à la colonne des nouvelles locales. Nous y lirons des entrefilets rédigés comme suit :

#### CONSEIL DE VILLE.

A la séance du conseil de ville tenue hier soir on a adopté un rapport du comité de police suggérant que des réglemens plus sévères soient passés concernant l'usage des ailes. Il faudra augmenter de 20 pour 100 la licence des personnes qui voudront se servir d'ailes pour se promener dans l'air. Nulle personne n'aura le droit d'avoir une licence à moins d'être muni d'un certificat du chef de police. Les gens ailés devront tous porter la nuit une lampe aux verres colorés et un numéro donné par le bureau des licences.

Toute infraction aux nouveaux réglemens sera punie par une amende n'excédant pas \$20 ou deux mois d'emprisonnement avec ou sans travaux forcés.

#### POLISSONS DANS L'AIR.

Dimanche dernier, après la grand'Messe, Sir Alfred Mousseau prononçait un discours à la porte de l'Eglise de St-Simon devant un auditoire nombreux en faveur de l'annexion de la province de Québec aux Etats-Unis. Une bande de Rouges ailes qui planaient au-dessus de l'assemblée se permirent de faire des incongruités qui tombèrent sur les personnes placées sur l'estrade. Des électeurs indignés mirent leurs ailes et se lancèrent à la poursuite des polissons, mais malheureusement ces derniers, qui étaient de fins « voleurs » réussirent à échapper aux agents de la justice.

#### UNE BATAILLE EN L'AIR.

Vers onze heures, pendant la nuit de samedi à dimanche der-

nier, deux voyous de la bande du Cheval Noir, volèrent une bouteille de brandy chez un épiciers de la rue St. Paul et s'élevèrent en l'air avant que les commis eussent le temps de les empoigner.

Lorsqu'ils furent rendus à une couple de milles de la ville les deux compères s'inondèrent la dalle du col au point de se griser comme des porte-faix.

Voyant une couple de jeunes dames qui volaient vers leur résidence, ils les suivirent et ils finirent par faire leur connaissance. Les deux galants se querelèrent.

De gros mots furent échangés de côté et d'autre et l'on en vint aux coups. Un policeman ailé arrive sur les entrefaites et voulut opérer l'arrestation des tapageurs. Ceux-ci lui offrirent la résistance la plus désespérée. Un des voyous s'échappa. L'agent du se servir de son bâton, pour briser une des ailes de l'autre avant de le capturer. Le prisonnier paraîtra demain matin devant M. Corbeille, magistrat de police.

#### LES FEMMES AILÉES

M. de Montigny, notre recorder, continue encore sa croisade contre les femmes de mauvaise vie avec la même rigueur et le même zèle que pendant les premières années de sa charge. Hier matin il a condamné à un an d'emprisonnement deux jeunes filles qui s'étaient servies d'ailes pour vagabonder dans l'air, et frapper aux lucarnes des habitations de la rue St. Denis à une heure indue. Voici les circonstances de la cause.

M. Blanchinet, un respectable épiciers, a un fils qui étudie la médecine à l'université Victoria.

Avant hier soir en revenant d'une veillée il aperçut deux femmes ailées qui tournaient autour du toit de sa maison, s'arrêtant de minute en minute pour frapper du bout de leur ombrelle les carreaux de la fenêtre de l'appartement de son fils. M. Blanchinet croyant que ces personnes étaient mal intentionnées prit un fusil chargé de cendrée et fit feu sur ces anges nocturnes. Une des femmes blessée au bras tomba dans le parterre de M. Blanchinet. Un constable de police arriva quelques secondes après et arrêta la malheureuse pour vagabondage. Cette dernière a subi son procès hier matin devant le recorder qui l'a condamnée à un an de prison. En prononçant la sentence le recorder a dit qu'il allait faire préparer un nouveau règlement municipal à l'effet d'obliger les pères de famille à faire griller ou cadenasser les fenêtres des appartements de leurs fils qui sont exposés aux incursions des femmes ailées. Nous espérons que la corporation écoutera les suggestions du recorder et mettra un terme aux abus résultant de l'usage des ailes chez les femmes du demi-monde.

\*\*\* En voilà assez pour aujourd'hui. Espérons que cet article inspirera de sérieuses réflexions à M. Lamoureux et qu'il renoncera à son idée de donner des ailes aux citoyens de Montréal. Il est

probable que nous reviendrons sur ce sujet.

### L'AMOUREUX COLLÉ.

#### SCÈNE DE LA VIE CRUELLE.

Il nous faut raconter aujourd'hui la mésaventure terrible arrivée dernièrement à un amoureux pendant une visite qu'il faisait à Mademoiselle Trois Etoiles, dans un village situé à quelques milles de Montréal.

C'était par une des belles soirées de la semaine dernière. Le firmament était pointillé d'étoiles à la lumière scintillante, la lune, dans son croissant, repandait sur les bois sa clarté fantastique et la nature entière semblait reposer dans une rêverie d'amour. C'était une nuit de l'ère des Sauvages.

Mlle. Trois Etoiles, une belle canadienne à la chevelure blonde comme les épis du blé d'automne, passait la veillée avec M. Fessencœur, un des Céladons les plus raffinés de la métropole.

Tous deux étaient sur la galerie et se contaient fleurette loin des oreilles indiscrettes des parents de la jeune fille qui s'amusaient à une partie de bégue dans le salon.

Comme un menuisier avait passé la journée à récolter les membres disjointes de quelques fauteuils rustiques, les deux amoureux durent s'asseoir sur les marches conduisant à la galerie. M. Fessencœur s'assit sur une marche au-dessous de celle occupée par la dame de ses pensées. Il s'était placé de manière faire plonger ses regards dans les yeux de sa blonde et à s'enivrer à longs traits de ses doux sourires.

Il paraîtrait que le menuisier aurait renversé son pôt à colle précisément à l'endroit où M. Fessencœur s'était assis, car, après avoir entendu pendant deux heures le charmant babil de Mademoiselle Trois Etoiles et s'être enivré à outrance de ses sourires, il se leva pour s'en ailer ; mais il constata qu'il était fixé à l'immeuble comme une hypothèque.

Mademoiselle Trois Etoiles lui avait dit :

— Ne soyez donc pas si pressé Monsieur Fessencœur.

M. Fessencœur lui répondit qu'il pouvait rester encore quelques minutes en sa compagnie.

La conversation entre les deux amoureux se continua sur un ton plus mélancolique. M. Fessencœur restait assis et il songeait sérieusement à demander à Mademoiselle Trois Etoiles de se retirer pendant qu'il sortirait de son vêtement pour retourner chez lui dans le costume d'un Highlander Écossais. Peut être eut-il mieux valu pour lui de faire un effort suprême, de déchirer son pantalon et de se retirer à reculons jusqu'à la porte du jardin.

Vers minuit Mademoiselle Trois Etoiles, baillait à se décrocher la machoire et elle disait à

Monsieur Fessencœur qu'elle avait envie d'aller se coucher. Alors l'amoureux lui demanda confidentiellement si son père aurait objection à lui prêter son perron pendant quelques jours ; parcequ'il désirait l'emporter avec lui à la maison pour en prendre un patron.

Mademoiselle Trois Etoiles eut les doute sur l'état mental de son amoureux. Elle se leva précipitamment, entra dans la maison et appela son père à grands cris. Le vieux Trois Etoiles croyant avoir affaire à des voleurs descendit de sa chambre avec un fusil à deux coups.

Alors M. Fessencœur expliqua à voix basse sa situation au père Trois Etoiles. Ce dernier lui apporta une égohine et coupa la planche de la marche où il adhérait avec tant de fix ;

M. Fessencœur se rendit chez lui emportant avec lui la malheureusement pièce de bois. Vers deux heures du matin son amour pour Mademoiselle Trois Etoiles s'était dissipé comme le brouillard sous l'ardeur des rayons d'un soleil intantier. Il ne retourna plus chez la jeune fille qui jeta plus tard son dévolu sur un commis de nouveautés de la rue Ste. Catherine. Cette histoire de colle n'est pas une colle.

### LA COMÈTE.

Enfin nous l'avons vue de nos deux yeux vus, ce que l'on appelle vue. Il nous a fallu faire un effort surhumain pour nous reveiller à l'heure où la comète se montrait : à trois heures du matin.

Nous avons eu une entrevue avec elle. C'est la plus grande traîneuse qui ait jamais bommé dans notre firmament.

Elle était arrêtée à une dizaine de pieds au-dessus du quai de St-Lambert et sa traîne paraissait aussi longue que la corderie de la rue Parthenais.

Comme une effrontée la comète nous a adressé la parole :

— Vous êtes pas pire... ?

— Non, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— J'ai fait le voyage pour avoir des nouvelles de ma famille.

— C'est une belle heure que vous choisissez pour faire vos visites à Montréal !

— Je suis sujette à caution et je n'aimerais pas à rencontrer les agents du recorder. C'est pour cela que je me tiens distance. Pourriez vous me dire ce qu'est devenue la vieille Comète qui « tenait » à Montréal il y a une quinzaine d'années ?

— La bonne femme est morte depuis longtemps ?

— Ah ! ah ! Et ses garçons ?

— Ils ont mal tourné tous les deux. Ils ont passé plusieurs années au pénitencier et personne ne sait aujourd'hui où ils sont.

— A part de ça, vous n'avez pas d'autres nouvelles à me donner ?

— Non, vous pouvez filer, effronté morceau.

Alors l'Aurore aux doigts de